



Marie Gevers

Paix sur les champs



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2015 Communauté française de Belgique pour la présente édition

ISBN : 2-8040-2294-3
D/2006/258/131

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Marie Gevers

Paix sur les champs

roman

Postface de Laurence Pieropan



Chapitre I

Bien des gens prétendent que les lignes de la destinée sont gravées dans la paume de la main. Peut-être est-ce vrai, mais, au moment où le sort saisit son burin pour dessiner nos vies conformément à ces lignes mystérieuses, nous ne nous en apercevons jamais.

Dans cette histoire-ci, il sera question de cinq demeures humaines : autant que la main a de doigts. À certains moments, les habitants de ces cinq foyers se rendirent les uns chez les autres, ou bien, ils se rencontrèrent en allant aux champs. Ils ignoraient que leurs pas traçaient les lignes de leur destinée. Parfois, ils trouvèrent la mort, parfois l'amour, parfois des circonstances qui amenèrent l'amour ou la mort pour autrui. Et parfois, des fautes presque oubliées, commises par leurs parents, se dressaient devant eux.

Le premier des cinq logis abritait une vieille femme nommée Anna, et sa petite-fille, Julia. Elles vivaient près d'un village flamand, parmi les labours et les prairies bordées de peupliers de Canada. Chaque matin, Julia se levait à l'aube, et s'en allait travailler à la ferme Diels.

Le jour où commence notre récit, une faible aurore de février, chargée d'éclairer les champs entre la ferme Diels et la ferme Vanriel, se frayait lentement un passage à travers les brumes accumulées par la nuit. Non, pas de nuages durs et opaques, mais la brume aromatisée qui suit le premier vent du sud, à la fin de l'hiver. La petite aurore choisit le meilleur endroit du paysage pour commencer son travail de lumière : un carré de navets. La moindre clarté s'y multiplie mille fois aux bombures lisses des

feuilles, et aussitôt leur couleur, d'un vert sans nuance, se reconstitue hors de l'obscurité. Rares étaient les feuilles jaunies par le froid. Un hiver peu rigoureux ne les détruit pas, et la gelée doit être bien tenace pour mordre la racine ronde et blême, filleule de la pleine lune.

Du carré de navets, la lumière se glissa vers le chemin charretier qui desservait les champs. L'herbe des accotements, encore très pâle, ne réagit pas au toucher des timides lueurs, mais les flaques d'eau, couchées le long des ornières, brillèrent. Les hampes maigres des blés d'hiver striaient les labours ternes, et la prairie voisine garda sa teinte d'éponge à demi pourrie. Ensuite, la petite aurore s'attacha aux troncs d'une haute rangée de peupliers du Canada, elle remonta, en s'appuyant de tous ses reflets, aux écorces mouillées, et s'occupa de dégager les branches, de la brume enténébrée. À ce moment, les coqs des fermes Diels et Vanriel chantèrent, une porte claqua, et des chiens aboyèrent. À l'est le clocher du village se dessina sur une bande rouge, et la petite aurore de février, parvenue aux fins sommets des peupliers, s'envola pour faire place à la lumière du jour.

Alors, là où le chemin tournait à angle droit, parut une fille chaussée de sabots, et qui poussait une brouette vide. Elle s'arrêta du côté où l'arrachage des navets avait déjà entamé le champ comme un coup de dent entame une tartine. L'aurore de février avait débuté là, et la fille aussi y commença sa journée de labeur. Elle tirait rapidement les navets, et la manière dont elle les rangeait sur la brouette montrait son habitude aux travaux des champs. Le contact du feuillage glacé d'aurore rougissait ses mains et ses bras. Elle était curieusement assortie au paysage, avec une tête rousse comme la bande de ciel vers l'est, un visage rond et laiteux comme un navet et des yeux encore brouillés de

nuit. Sur un épais chandail de laine vert feuille, elle portait un tablier délavé, couleur de brume.

Quand la brouette fut chargée, au moment de passer la sangle sur ses épaules, et de soulever les brancards, la jeune fille suspendit son mouvement. La tête un peu penchée, elle écoutait un son familier descendre des peupliers. Tiens ? l'émondeur commençait son travail de printemps ! Serait-ce le vieux bonhomme de l'an passé ? Peu probable, on savait qu'il avait eu une attaque pendant l'hiver. Qui donc travaillait aux arbres de Maître Vanriel ?

La fille, d'un effort aisé, souleva sa brouette, et la poussa dans la direction des grands arbres. Le désir d'amour rôde toujours aux environs du premier vent du sud de l'année... Bientôt, la jeune fille aperçut, à contre-ciel, accroché comme un pivert au tronc rugueux, une silhouette mince et jeune. De petits éclats de bois volaient sous la hachette, et les branches sacrifiées tombaient au pied de l'arbre. La jeune fille s'arrêta comme pour se reposer et s'assit sur le brancard. Le résultat ne se fit pas attendre :

– Héla ! des navets ! cria le peuplier.

– Héla ! du *canada* ! répondit la brouette.

La toilette du premier arbre de la rangée étant terminée, l'émondeur descendit prudemment. Il entourait le tronc de ses bras, tout en se maintenant à raide d'éperons latéraux attachés à ses lourdes chaussures. Bientôt, il fut debout devant la jeune fille. Il portait une veste de cuir, serrée à la taille par une forte ceinture dans laquelle il glissait sa hache et sa scie. Il avait le visage plein, coloré, des yeux malicieux et de grandes lèvres dures.

– Est-ce l'été tout chaud ? dit-il.

– L'été ? où voyez-vous l'été ?

– Dans mon petit cœur, en vous regardant !

– Quel sot... dit la fille, vexée de s'être laissée prendre à la

variante d'une facétie aussi usée... chaque hiver, par temps de gelée, son patron, le vieux Diels, déclarait :

« V'là le dégel ! » – « Où donc ? » – « Dans le poêle... » ricanait-il.

L'émondeur regardait la jeune fille sans plus parler. Elle se leva, un peu gênée, et dit :

– Vous travaillez aux arbres de Maître Vanriel ?

– Il paraît... et vous ?

Elle montra, parmi les arbres d'un verger, le toit de la ferme Diels :

– Moi, par là,

– La fille des Diels ?

Elle secoua la tête. Elle n'aimait pas à répondre « Non, en service » et elle se tut.

– Alors, dit-il encore, quel est votre nom ?

Elle hésita, fut sur le point de lui répliquer : « Cela ne vous regarde pas » ou de lui envoyer un quolibet, comme : « Je m'appelle Marieke Pirewieke. » Mais elle dit : « Julia Depreter » sur le ton d'une écolière sage. Eh ! ce n'est qu'à l'école que l'on a l'occasion de dire son vrai nom tout entier... pour tout le monde, elle n'est que « la Julia de la vieille Anna »...

– ...Julia Depreter, et vous ?

– Moi ? Louis Vanasche.

Elle posa encore une question, mais timidement, comme si elle eût craint une rebuffade

– D'où êtes-vous ?

– On est des fermiers du côté des bruyères... à Venne, vous connaissez ?

Elle secoua la tête :

– Non... ma grand'mère est aussi des bruyères, Heyst... vous connaissez ?

– Tout près de chez nous. C’est notre commune.... En hiver, les parents et les gosses suffisent à la besogne... Alors, moi, je m’y connais en émondage.

– Je vois... salut !

– Salut !... petit cœur de sucre...

Elle haussa les épaules et partit sans répondre.

Le lendemain, quand Julia parut, poussant sa brouette, l’émondeur se balançait déjà dans un p euplier. Le temps avait perdu sa douceur, le vent du nord soufflait de durs nuages ronds dans un ciel clair :

– Hé là ! espèce de pivert ! cria Julia, sans s’arrêter...

– Hé là ! mamselle Navet ! répondit-il.

Lorsqu’elle revint, un peu après, la brouette chargée, il était debout dans le chemin, les bras ballants et l’air embarrassé :

– On sort dimanche ensemble, dit-il, non comme une demande, mais bien comme un ordre.

– Ça se pourrait... dit-elle.

Ce dimanche-là, ils se promenèrent donc par un joli temps gris et or. Le soir, il lui paya un cinéma, dans le gros village voisin, puis il lui offrit un verre de bière. Il la ramena jusqu’à sa porte, et ils se donnèrent la main.

Julia rentra songeuse. Elle savait maintenant que le père de Louis Vanasche était un bon fermier... cinq vaches et six truies reproductrices... Louis allait entrer au service militaire. Julia s’était prétendue orpheline, élevée par la vieille Anna. Elle ne voulait pas révéler au garçon qu’elle portait le nom de sa mère, car, de père, elle n’en avait point eu.

La grand’mère se réveilla. Le logis ne comprenait qu’une seule chambre, réservée dans la façade latérale d’une rangée de maisons ouvrières. Une chambre, et, au-dessus, un grenier où l’on serrait le foin pour la chèvre. De tels logis sont très voulus, quand

ils offrent un bout de potager et un abri destiné au petit bétail... Dans la salle, le lit de grand'mère occupait la paroi gauche. À droite, la couchette appartenait à Julia. Au fond, une cheminée et à côté, la table. La vieille Anna interrogea la fille, et elle répondit. Elle n'avait encore rien à cacher. Pourtant Anna la mit en garde :

– Attention, fille. On ne sait pas comment cela vient... mais on sait trop comment cela reste...

– Grand'mère... ce garçon est le fils de gros fermiers.

– Raison de plus... parle-t-il d'épousailles ?

Julia se fâche :

– Eh ! je le connais à peine, et puis, il entre au service militaire... et n'ai-je pas l'âge de sortir le dimanche ? Toutes les autres filles ont déjà un amoureux !

La vieille ne se déridait pas :

– Sois prudente...

– Allons, allons, petite mère Anna, ne me fais pas la tête...

Bonne nuit !

Quand Julia lui parlait ainsi, gentiment, en badinant, le cœur de la vieille fondait. Mais nul sourire n'éclaira le visage durci :

– Je te dis : Prends garde !... les fils de paysans n'épousent pas souvent des servantes de ferme... Il faut être bien maligne pour parvenir... sauras-tu t'y prendre ? Et tout lui refuser, et encore lui refuser tout, le mener jusque chez monsieur le curé ?

– Grand'mère je ne suis plus un bébé !

– Comme tu voudras, dit la vieille, mais, si tu y prends le fardeau... ce n'est pas ta mère, ni son mari qui se chargeront du petit... ni moi, je t'en préviens...

Le dimanche suivant, Julia sortit encore avec l'émondeur, et, le soir, la vieille demanda :

– Comment s'appelle-t-il, ton amoureux ?

– Louis Vanasche.

– Ah ? Vanasche ? Et d'où est-il ?
– De Venne, près de ton village, grand'mère ! Près de Heyst...
– De Venne ? Oui... Je connais cela... ce n'est pas de Hersselt, ou des Perdrix, qu'il a dit ?
– De Venne, te dis-je !
– Parce que si c'était des Perdrix, près de Hersselt...
– Quoi ? cria Julia...
– Pas de bonnes gens, les Vanasche...
– Non ? et qu'est-ce qui leur manque ?
– Des choses... comme cela...
– Quelles choses ? Je demanderai à Louis...
– Non... il vaut mieux ne pas en parler, dit la vieille d'un air singulier.

Et un jour, Julia interrogea son amoureux :

– Ton grand-père, il était de Venne aussi ?
– Non...
– D'où alors ?

Il fit un geste évasif.

– Parce que, poursuivit la fille, si c'est de Hersselt, il ne faut pas le dire à grand'mère. Elle doit avoir eu des mots, autrefois, avec un Vanasche.

– Oh ! dit Louis, en haussant les épaules, la belle affaire...
On se voyait chaque dimanche.
– Après ton service, on s'épousera ? demandait Julia.
– Ça se pourrait, répondait-il.

Mais Julia sentait bien qu'il était comme un oiseau posé au bout du doigt, si l'on avance l'autre main, pour s'en emparer, il s'envolera... Tandis qu'elle-même, hélas ! aux mains de Louis, elle était un oiseau prisonnier. Il la plumerait quand il voudrait.

...Et l'aurore revenait chaque matin illuminer les peupliers de Maître Vanriel. Ce n'était plus une timide aurore de février, elle

grandissait, triomphante, jusqu'en juin, jusqu'au cœur même des heures de nuit. Elle éclatait en gerbes, retombait en cascades parmi les feuillages tremblants, glissait sur les prés fauchés, dorait les tas de foin odorants et bleutés, Elle y trouva, un matin, Julia, couchée dans les bras de Louis.

Alors, Julia se querella avec sa grand'mère, elle quitta le logis, et se mit en service chez des bourgeois.

Chapitre II

Près de Heyst en Campine, là où les maisons villageoises s'espacent, et font place aux maisons de cultivateurs, s'élevait la seconde des cinq demeures entre lesquelles se tisse cette histoire.

Vous dépassiez l'église, plantée sur une butte sablonneuse, vous descendiez la rue, vous passiez devant une boutique d'épicerie, de légumes et de poisson, et, un peu plus loin, vous dépassiez le logis de Jules, le marchand de pommes de terre ; puis à l'arrêt de l'autocar, vous aperceviez, à demi cachée par une vieille haie, une boutique de broches, de couleurs, et de cartes postales. Vous obliquiez à droite, dans un chemin non pavé, entre deux haies. Vous longiez un petit bois de sapins, et vous vous trouviez devant la maison d'Aloysius.

C'était un très vieil homme, célèbre dans la région. Pendant soixante années, il avait parcouru le pays, achetant et vendant des bestiaux. Il jouissait d'un pouvoir secret de guérisseur, et savait conjurer le mauvais sort. On racontait à son propos bien des histoires effrayantes et mystérieuses, où il jouait toujours un rôle bienfaisant. En échange de son savoir, il avait dû renoncer à la joie d'avoir femme et enfants. Il se refusait même un foyer stable, se déplaçant sans cesse par routes et chemins. Devenu trop vieux, il concéda son négoce de bestiaux à son valet Kobus, qui le servait depuis l'enfance, mais, en raison des gains honnêtes du commerce des bestiaux, le valet Kobus et sa femme s'engagèrent à héberger, vêtir et soigner Aloysius jusqu'à sa mort.

Parfois, des gens interrogeaient Kobus :

– Le maître ne pourrait-il nous aider ? Il y a chez nous ceci ou cela qui ne va pas.

Kobus secouait la tête :

– Non, il a maintenant un logis, et un foyer, le nôtre. Alors, son pouvoir est perdu, vous le savez bien.

– Quel dommage, Kobus, insistaient les femmes, quel dommage qu'il ne t'ait pas enseigné ce qu'il savait !

– Moi, répondait Kobus, j'aimais à épouser notre Amélie, à habiter une maison... Alors, pas moyen, disait le Maître. Cependant, il m'a appris un bon métier... Et je m'y connais en bestiaux, allez ! J'ai pas mal de remèdes, quand ils souffrent, et je sais même des remèdes pour les gens aussi.

– Oui, Kobus, tu es bien serviable, je ne dis pas... Mais pas moins, pour les choses secrètes, tu n'y connais rien, n'est-ce pas ?

Et Kobus avouait humblement que non, pour les choses secrètes, il ne s'y connaissait pas. En revanche, quand il s'agissait d'un travail difficile, demandant de la force et de l'adresse, il ne manquait pas de gens pour lui demander un coup de main. Ainsi fit Verlint, le boutiquier à l'arrêt de l'autocar, pour la haie croisée.

Un matin d'avril, M^{me} Verlint, refermant son livre de caisse, avait soupiré, et regardé son mari d'un air de reproche :

– Ça marche, oui, mais pas en proportion... Le village a triplé depuis que l'on a bâti l'asile et le sanatorium à deux pas d'ici. Couleurs, brosse, torchons, se vendent bien. Mais cartes postales et « souvenirs » ? Tant que cette maudite haie coupera ta vue de notre étalage, le visiteur du dimanche ne donnera pas... Et les vacances de Pâques approchent !

– Est-ce ma faute ? dit Verlint, j'ai déjà saoulé trois fois notre propriétaire, et moi avec lui. Des frais sérieux. Éméché, il me permet de supprimer la haie... et le lendemain, tout vaseux encore de la boisson que je lui ai payée, il s'en dédit : « J'avais

bu, mon vieux, à ne plus savoir quoi. Abattre une haie de hêtre croisée, centenaire, non... vraiment... à moins de changer notre bail. »

M^{me} Verlint haussa les épaules :

– Je sais tout cela mieux que toi... mais j'ai une idée. Attendons la prochaine nuit de lune. Alors tu le saouleras encore, et dès qu'il aura dit oui, à la besogne !... Quand il arrivera le matin, pour dire non, il trouvera la haie toute abattue !

– Impossible à nous deux... Huit mètres de haie, dix troncs nouveaux, entrelacés... Un mur de briques serait plus vite détruit à coups de pioche... à moins que... Kobus ne consente à nous aider. Il a de la force pour quatre, et il devine les racines maîtresses, comme un boucher trouve, chez les porcs, l'artère de la gorge ! Nous lui donnerons les souches, pour sa peine... et tant qu'on y est, tout en buvant, je demanderai à Debie de me donner le bois, pour ce gros travail...

Voilà pourquoi, à la pleine lune, Kobus s'entend appeler :

– Viens vite, M. Debie a dit *oui* !

Kobus, sec et musculeux, paisible et silencieux, est bientôt là. Les outils ont été préparés dès la veille. La cognée, les haches, la pioche et le câble.

D'abord, à l'aide de la hache, il fallait isoler chaque tronc de ses branches incrustées dans le tronc voisin. Alors Kobus fouillait le sol de sa pioche, atteignait les racines maîtresses, et les attaquait à la cognée ; le couple Verlint tirait sur le câble attaché à la partie supérieure du tronc. La haie, où la sève montait déjà, gémissait et salivait. Kobus détestait ce genre de travail, mais il faut bien s'aider entre voisins... Et puis, pour sa peine, Verlint lui donnerait les souches. De grands nuages couraient sur la lune. Tour à tour, elle se cachait ou se répandait en flaques blanches et

froides sur le dos en sueur des hommes. Le vent aussi s'élançait, puis retombait. Il apportait de forts parfums d'avril, où se mêlaient l'arôme résineux des sapinières, et l'odeur aigrelette de la bruyère reverdie.

Parfois, Kobus redressait son grand corps et grommelait : « Du bois en sève, c'est péché, comme d'abattre une vache pleine... »

La terre, agglomérée par les pluies printanières, collait. Le sol crevait avec un claquement de bulles, chaque fois que Kobus, arc-bouté sur sa pioche, et les autres tirant sur le câble, une souche était arrachée, ruisselante de boue, avec ses tronçons de racines, aux formes torturées.

De temps en temps, M^{me} Verlint rentrait dans la maison, et rapportait aux hommes du café brûlant et du genièvre. Au moment où l'aurore soupira sous l'horizon, au moment où la petite chouette des sapins gémit doucement, ils attaquèrent le dernier tronc. Le ciel pâlit, la rosée coula, il fallut encore combler les trous aussi grands que des tombes. Quand le soleil déborda des toits et sourit, il n'y eut plus qu'à transporter les troncs chez Verlint, et les souches chez Kobus. Enfin, ils ratissèrent la place où la haie centenaire, la veille, se gonflait encore de sève. Les merles s'étonnaient dans les cerisiers. Fini. Les trois travailleurs se regardèrent. Ils étaient las, sous leurs vêtements poisseux, lourds de cet enduit végétal, collant et sucré, auquel la houe et le sable adhéraient.

Il n'avaient pas encore rangé leurs outils, que M^{me} Verlint, exultante, criait : « Il est là ! »

M. Debie sortait de sa maison. Verlint marcha à sa rencontre :

– Verlint... Je viens vous dire que la haie, il ne faut pas l'ôter... J'étais saouï hier, et...

Verlint l'interrompit avec un sourire suave :

– Je regrette, monsieur Debie, vous venez trop tard...

Debie, ahuri, regarde Kobus, la brouette, la pioche, la cognée... il se met à jurer, puis il crie :

– Cette haie !... J'aurais préféré perdre une jambe ! N'avez-vous pas honte ! une haie de cent ans !

– Elle me gâtait mon commerce !... Et vous ? n'en avez-vous pas trafiqué, de votre haie, pour une partie de saoulerie, et avec l'intention de faire un faux marché ?

La dispute aurait tourné en bataille, si Kobus, qui riait rarement, n'avait éclaté d'un rire énorme, en se tapant les cuisses. Cette explosion d'hilarité, aussi contagieuse que la colère, gagna d'abord M^{me} Verlint, dont le rire de grosse femme s'échappait en lourds gloussements, puis il gagna les deux antagonistes...

Mais les troncs coupés, amoncelés dans le petit jardin, continuaient à pleurer lentement leur sève de printemps.

Un merle, déjà habitué, se posa sur le tas de bois, et chanta.

Kobus retourna chez lui. Le vieil Aloysius, au seuil de la porte, accueillait la première douceur de la saison. Kobus, dont le rire n'était pas encore éteint, lui fit le récit de la scène.

Le vieillard obéissait à une longue habitude de chercher un sens à tous les événements :

– La haie a fait son temps, dit-il, tout comme moi... Moi aussi, je mourrai bientôt... Comme la haie, j'ai abrité des choses... gêner le commerce des Verlint ? Chacun, en vieillissant gêne quelqu'un. Moi, je gêne votre Amélie. N'est-ce pas, Amélie ? ajouta-t-il avec un petit rire.

– Oh ! non, Maître, balbutia Amélie, qui gardait une crainte respectueuse du savoir du vieillard.

– C'est surtout par les péchés d'autrefois, qu'on gêne,

continua Aloysius.

– Mais la haie, dit Kobus, n’avait rien commis de mal.

– Précisément, c’est la différence, dit Akysins. Les arbres ne commettent pas le mal. Pourtant, il faut les faire obéir. Si on n’émonde pas les peupliers, leur bois sera impropre à donner de belles planches. Donne-moi mes sabots, Amélie. Je veux aller dire adieu à cette haie, innocente comme si on venait de la baptiser.

– Mais vous, Maître, cria soudain Amélie, que les propos mystérieux d’Aloysius agitaient toujours, mais vous ? Vous n’avez jamais péché... Quand vous mourrez, il viendra des gens, par cent, et par mille, et ils diront, comme vous pour la haie de M. Debie : Innocent comme s’il venait d’être baptisé !

Aloysius branlait la tête :

– Il y aura pourtant quelqu’un à qui je demanderai pardon avant de mourir... Kobus le sait...

Kobus inclina gravement la tête. Oui, il savait devoir amener deux personnes au lit de mort de son patron : une vieille femme nommée Johanna, et un gros fermier, nommé Stanne Vanasche.

Alors, ayant chaussé ses grands sabots jaunes, le vieillard appuyé sur sa canne, sortit à petits pas, et se dirigea vers la boutique de Verlint. Il rencontra d’abord le printemps... Le printemps d’un pays rendu docile par le travail humain, avec des sillons imposés à l’ancienne lande, et des marécages transformés en pâturages... par ci par là, seulement, des étendues sablonneuses, indomptées, portaient encore de la bruyère, ou bien le sol refusait de nourrir autre chose que des sapinières. Même quelques flaques d’eau s’obstinaient dans les anciennes tourbières. Au temps de sa jeunesse, Maître Aloysius aurait comparé ce matin d’avril à une fille que l’éducation paysanne a pu assouplir... mais les instincts sauvages et primitifs ne sont pas

vaincus tout à fait... et quand l'amour survient...

Mais Aloysius était sorti simplement pour voir comment était morte la haie centenaire.

On sentait que le temps ne resterait pas chaud ni beau toute la journée. L'impatience du vent était mal contenue par la douceur matinale. Le vieux promeneur se trouva bientôt devant la boutique Verlint. Le merle chantait toujours, perché sur les bûches entassées dans le jardinet. Le soleil caressait la façade de la maison, et faisait briller, dans l'étalage, les bidons de couleur, les brosse, et les cartes postales. Du bout de son bâton, Aloysius éprouvait la terre encore humide et meuble à la place d'où la haie avait été arrachée. Il méditait, mais à la manière des gens très vieux auxquels ne restent plus que les grandes idées essentielles de leur vie. Aloysius ne pensait plus guère qu'à la nécessité d'être pur de tout péché avant de prendre le chemin du paradis.

Pendant ce temps, le vent nord-ouest parvint à se libérer de la douceur printanière. Il souleva un grand nuage de giboulée qui envahit le ciel et déferla vers le soleil. Au moment où Aloysius tournait le coin du chemin, ce vent chargé de grésil s'enroula comme une écharpe froide et humide à son cou et à ses épaules.

Le vieillard avait su voir et prévoir bien des choses dans sa longue vie, mais il ignorait que cette bouffée d'air lui donnait la mauvaise toux. Il allait en être secoué pendant deux mois, comme le bois sous la cognée, puis, couché dans la mort, comme la haie centenaire.

Il y avait alors plus d'un an déjà que Julia sortait le dimanche avec le jeune émondeur, fils de Stanne Vanasche.

Chapitre III

Anna, la grand'mère de Julia, se réveillait à cinq heures du matin, en hiver, et dès quatre heures en été. Si lasse que fût son âme, tout son vieux corps noueux et sec lui ordonnait inexorablement d'ouvrir les yeux, de sortir du lit, et de reprendre la charge de la vie quotidienne.

Ce n'est pas impunément que, pendant cinquante ans, Anna avait exigé de son corps un grand effort matinal ! Aux temps de sa jeunesse, le corps d'Anna avait souvent imploré son âme : « Vois, je suis souple, tiède et doux au creux de la paillasse, moi, ton fidèle serviteur. Pitié ! hier, j'ai désherbé les champs, puis j'ai veillé pour reprendre les vêtements en haillons. J'ai subi les travaux de l'amour, l'homme, pris de boisson, m'a rudoyé, moi, ton corps !... Ô ! mon âme, ne me contrains pas à quitter le cher repos. »

Parfois aussi, le corps tentait de se révolter « Non ! je ne veux pas quitter le lit. Je porte en moi, depuis six mois, un être nouveau, mon septième enfant. Il me prend une partie de ma substance. Il me *faut* du repos. » À d'autres moments, les seins gonflés et lourds suppliaient : « Ô âme, laisse-nous tranquilles, ne nous emmène pas au travail épuisant... permets-nous de nous imbiber doucement du lait nécessaire au nourrisson. »

L'âme répondait : « Non. Plus un instant. Lève-toi, mon pauvre corps. Le poêle attend que tu l'allumes. Le café veut être moulu ; l'eau, tirée ; le sol, balayé ; le ménage, fait. L'homme et les enfants doivent manger. Puis, il nous faudra partir et travailler pour autrui jusqu'à ce soir. Sinon, nous n'aurons plus ni pain à couper, ni café à moudre, ni vêtements à reprendre. Lève-toi, mon corps, sans plus tarder. »

Maintenant, le mari d'Anna était mort, les enfants, mariés, la petite-fille, qu'elle avait élevée, partie... Elle habitait seule. Elle travaillait deux jours par semaine chez le brasseur. Le bureau de bienfaisance lui payait son loyer, la paroisse, du pain. Elle avait une chèvre, un jardinet, un bout de champ. Que fallait-il de plus à une vieille femme, pour vivre ? Pourquoi se lever dès l'aube, les jours où elle n'allait pas chez le brasseur ?

Et c'est l'âme qui supplie le corps : « Dors, repose-toi, cher corps. Je suis vieille. La lessive d'hier était lourde. Quelle lassitude ! Restons au lit... »

Le corps refuse... « Et je t'ouvre les paupières, et je te fourmille bras et jambes, et je te tire une crampe dans la cuisse et je t'inquiète le cœur ! Debout ! te dis-je. Debout ! Tu m'as contraint pendant toute ma vie ? Maintenant, l'habitude est prise. Debout ! Debout ! »

Se passer un chiffon humide sur le visage, remplacer le bonnet de nuit par un serre-tête de laine noire, agraffer la vieille robe de bure, boutonner le corsage rapiécé... Maintenant du feu et de l'eau, puisque le corps exige absolument du café chaud. Le soleil de juin, déjà haut, lave de ses rayons irrisés les salades et les pois du petit jardin, tout emperlé de rosée nocturne. Le temps restera beau, favorable aux fenaisons. Anna le sait. Elle ne lèvera même pas les yeux vers le coq du clocher. La vague odeur de tourbe brûlée dont l'air s'aromatise, lui dit que le vent vient de l'est, du côté de la lande. Elle se met à penser à son village. Son village natal, à sept heures de marche de celui où elle s'est mariée, où elle vit depuis cinquante ans. De là lui est toujours venue la revanche, sur son âme exigeante, de son corps si rudement mené.

Chaque fois que la vie devenait par trop dure : l'année où son mari s'était brulé la jambe à l'usine ; l'année où son fils, Frans,

avait été tué à la guerre ; celle où sa plus jeune fille, enceinte, avait été abandonnée par son vaurien d'amoureux, et même, l'année précédente, quand Julia était partie... Chaque fois qu'elle se sentait vaincue par le sort, un désir obscur, irrésistible, la poussait vers son village. Elle le voyait dans sa pensée, elle en parlait à tout le monde. Autrefois, elle l'expliquait à ses enfants :

– Heyst est perché sur une vraie montagne ! La seule du pays, et telle que vous n'en avez jamais vu. Dix fois plus haute que le clocher de l'église d'ici. Notre maison y était à droite, en redescendant, sur le chemin de Laar. Votre oncle Jules l'habite, C'est mon propre frère. Il est marchand de pommes de terre. Pas d'enfants... il a de quoi ! Il a remplacé le chaume par de belles tuiles solides, et le puits, dans la cour... de mon temps, on tirait l'eau avec une perche. Il a mis une pompe, à pommeaux de cuivre...

Le mari d'Anna haussait les épaules :

– Il faudra sans doute que tu y retournes, grognait-il.

Les enfants se regardaient furtivement et ricanaient. Les aînés ne se gênaient pas pour dire : « Elle est toquée de son Heyst ! »

Enfin, un matin, elle n'y tenait plus : tout son corps s'élançait. Les pieds voulaient la longue route, les mains se tendaient vers l'est, les yeux désiraient l'image de l'église posée sur l'étroite colline, les oreilles demandaient le parler particulier plein d'H aspirés, la bouche exigeait le pain du boulanger de Heyst. Anna se mettait en marche dès l'aube. La longue route ombragée qui file droit sur Lierre l'emportait d'abord. Un laitier voisin la devançait : « Où cours-tu, Anna ? » – « À mon village. » – « Monte. » Et il l'emmenait un bon bout.

À Lierre, elle n'avait pas un regard pour la grand'place, ni pour les boutiques, elle traversait, sans rien voir, la petite ville qui, dans son enfance, lui semblait une luxueuse capitale. Après

Lierre, le pays commençait à ressembler au sien. La grand'route, toujours, la grand'route, mais la terre devenait sablonneuse ! Anna la sentait caresser ses pieds nus, car elle se déchaussait pour ne point user ses sabots. Elle arrivait enfin près d'un hameau nommé « Les Bruyères ». Et, un peu après, le clocher de Heyst, sur sa butte, se profilait dans le lointain. Aussitôt, une grande force soulevait Anna. Si fatiguée qu'elle fût elle hâtait le pas de plus en plus. C'est en courant qu'elle atteignait le pied de la butte, en courant qu'elle la gravissait, et toute haletante que, vers midi, elle entrait dans la petite ferme natale. Son frère Jules, ne manquait pas de lui offrir une part du repas.

– Tout va bien, chez vous ?

– Oui, tout va bien...

Car jamais elle n'aurait pu expliquer ce qui n'allait pas, Les saouleries, les deuils... (Jules avait bien appris la mort de Frans, pourquoi en reparler ?...) Le dénuement trop cuisant, ou les disputes avec les voisins, ni aucun des durs coups que lui portait le sort. Elle n'aurait pu expliquer que, sur le point d'être vaincue, il lui fallait revenir au village natal, fût-ce pour quelques heures... pour quelques heures ! Après avoir mangé, elle entrait au fenil et s'endormait. À son réveil, Finne, la femme de Jules, lui offrait encore du café et des tartines, puis la questionnait. Finne n'était point avare, et elle aimait les émotions et les motifs de s'attendrir. À chaque visite d'Anna, elle flairait un événement... question par question, elle finissait par lui arracher son histoire. Finne se répandait alors en exclamations apitoyées « Ah ! pauvre de vous ! Seigneur !... Qu'allez-vous faire ?... Est-il possible !... Jésus-Maria ! »

Vers trois heures, Anna reprenait la route. Elle allait d'abord à la grange où Jules travaillait parmi les monceaux de pommes de terre : « 'jour, Jules. » – « Compliments chez vous, Anna. »

Sept lieues.

Elle rentrait chez elle à la nuit. Son mari, assommé de travail ou de boisson ne se réveillait même pas.

Le lendemain, l'âme d'Anna, pleine de forces nouvelles, reprenait le combat : « Lève-toi ! » – « Pitié, ô mon âme, sept lieues pour aller, sept lieues pour revenir... » – « Lève-toi ! Debout ! »

En ce jour de juin, il n'était que quatre heures et demi, et, déjà, Anna buvait son café. Le pain n'était pas mauvais... mais... celui de là-bas ? L'ancien désir naissait et se répandait lentement en elle. Pourtant, elle craignait la longueur de la route. Ah ! l'étrange chose. Autrefois, elle pensait : « C'est stupide d'y retourner. » Puis, elle y allait. Aujourd'hui, c'était tout l'opposé. Elle pensait : « Je veux aller à Heyst, je n'ai rien d'autre à faire. Pourquoi ne pas marcher jusque-là ? J'y mettrai la journée. Je passerai la nuit là-bas. » Et son vieux corps se rebiffait : « Non, oh ! non, ne me fais pas marcher pendant des heures... je suis si las !... »

Anna se mit à rire toute seule : « C'est comme au temps de ma jeunesse, se disait-elle, quand il m'était dur de me lever le matin, et qu'il le fallait quand même. Aujourd'hui, j'ai envie d'aller à Heyst. Mes jambes n'ont qu'à obéir. Ce que la tête ordonne, les pieds doivent l'accomplir. » – « Et moi ? quel train, vas-tu me mener ? protestait le vieux cœur usé et un peu haletante, et moi ? » – « C'est pour te satisfaire. » Et l'âme voulait absolument que le corps la menât vers Heyst.

Anna ne comprenait pas cette querelle entre sa lassitude et son désir. Elle s'étonnait seulement d'avoir en même temps envie de partir et de rester. « C'est l'âge » se dit-elle.

L'âme fut la plus tenace. Il n'était pas six heures, qu'Anna sortait et refermait sa porte, après avoir donné un dernier coup

d'œil à son logis. Autrefois, elle s'assurait que les siens trouveraient à manger. Maintenant, elle regarde si tout est en ordre. Le sol, savonné ; l'armoire, fermée ; la courteline, bien tirée ; la Sainte Vierge, saint Joseph et saint Roch, bien rangés sur la cheminée.

– Je m'en vais à Heyst jusqu'à demain, crie-t-elle à sa voisine qui ouvre les volets. Vous vous occuperez de ma chèvre ? Le lait pour la peine.

– Allons, bonne promenade, je vous souhaite vent arrière et bon chemin jusque là-bas !

Anna n'oubliait-elle rien... vraiment rien ? N'y a-t-il plus personne qui dépende d'elle ? Au moment de se mettre en marche, elle se ravise, et rappelle sa voisine :

– Céline ! Héï ! Céline !

– Quoi ?

– Eh bien !... Si... si Julia me demandait... dites-lui de revenir, demain !

Céline s'accoude à la fenêtre

– Alors, la dispute est terminée ? Moi, si on m'en disait autant qu'elle vous en a dit... ce serait fini pour de bon. Allez ! Elle ne vaut pas lourd, votre Julia. Pas plus tard que dimanche, on l'a vue, avec son militaire !

Anna a mis sa petite-fille à la porte, c'est vrai... mais les autres n'ont pas à la critiquer. Une lueur rouge monte à ses joues sèches :

– Notre Julia ! Je vous dis qu'elle est bonne fille ! Et je n'ai eu que du plaisir d'elle... À dix-neuf ans, c'est jeune, mais on peut avoir un amoureux, tout de même. Nous en avons toutes, à dix-neuf ans. Même, après ce qui s'est passé... si elle fait un pas... Sauf que son type ne mettra pas les pieds chez moi ! Si elle s'imagine qu'elle l'épousera, son service militaire fini... Et puis,

je fais ce que je veux... Si elle me demande... qu'elle revienne, demain.

Anna s'en va, et Céline vaque à sa besogne, en secouant la tête. Elle a de quoi penser.

Anna avait bien eu besoin d'ameuter le voisinage, à cause de ses disputes avec Julia, si c'était pour la reprendre comme cela dès qu'elle le voudrait ! La fille, depuis un an, n'avait plus mis les pieds chez sa grand'mère. Qu'est-ce qui pouvait bien faire croire à Anna qu'elle allait revenir ?... Céline s'arrangerait bien pour le savoir...

Anna s'éloignait de son pas raide. Elle avait mis des souliers, car elle savait la route plus fatigante qu'autrefois, Peut-être à cause de tous ces vélos dont il faut se garer, de toutes ces autos qui passent comme la foudre... D'ailleurs, elle a le temps, tout le temps ! Elle s'est munie d'une gourde de café noir, et de deux tartines beurrées. Après Lierre, à l'orée du premier bois de sapins, elle s'assied et mange lentement.

Elle a eu tort de s'en aller... Si, pourtant, d'un élan, Julia venait frapper à sa porte, demander pardon ? Et que Céline ne fût pas là pour lui répéter : « Dites-lui que je reviendrai demain » ? Julia repartirait, et ne reviendrait peut-être plus jamais...

Se toquer d'un garçon ! Anna elle-même ne s'était-elle pas toquée d'un aide-maçon ? Le pire des métiers... On chôme dès qu'il gèle, en hiver... Il y avait cinquante ans de cela... et elle l'avait épousé, quoique buveur... Fallait-il mettre Julia à la porte ? Que demandait-elle, en somme ? De recevoir l'amoureux le dimanche ? Eh ! oui, le logis d'Anna... une seule chambre ; d'un côté le grand lit, de l'autre, la couchette pour Julia et l'amoureux, Eh ! il n'avait qu'à retourner à la caserne avant minuit ! Mais Julia prétendait qu'il s'en irait chez une autre fille, si on le renvoyait ! « Non ! avait crié Anna, ce fameux samedi soir. Non !